Document generated on 07/18/2025 8:26 p.m.

Laval théologique et philosophique

KRIPKE, Saul A., *Wittgenstein on Rules and Private Language* : An Elementary Exposition

Ernest Joós

Volume 41, Number 2, juin 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/400172ar
DOI: https://doi.org/10.7202/400172ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Joós, E. (1985). Review of [KRIPKE, Saul A., *Wittgenstein on Rules and Private Language* : An Elementary Exposition]. *Laval théologique et philosophique*, *41*(2), 257–259. https://doi.org/10.7202/400172ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

□ recensions

Saul A. KRIPKE, **Wittgenstein on Rules and Private Language**, Cambridge, Massachusetts; Harvard University Press. 1982, 150 pages.

En général, nous commençons la lecture d'un livre par l'introduction. Mais ceci n'est pas une règle absolue. Parfois, il vaut mieux connaître la conclusion et lire le reste ensuite; ainsi, nous voyons si l'auteur a une conclusion, c'est-à-dire s'il a vraiment quelque chose à ajouter à ce qu'on a déjà dit du sujet.

Le livre de Kripke n'entre en aucune de ces catégories. Il a bel et bien un titre, même un bon titre qui est presque une thèse. Il a même un sous-titre — *An Elementary Exposition* — qui indique quel genre de livre l'auteur a l'intention d'écrire. Mais il n'a pas de conclusion proprement dite. Le dernier chapitre — *The Solution and the « Private Language » Argument* n'est vraiment pas une solution. Le *Postscript — Wittgenstein and Other Minds* est plutôt une digression, un amas d'opinions diverses sur le sujet sans une véritable conclusion. Mais il y a tout à la fin une note (p. 146, n. 87) que Kripke avait ajoutée après avoir lu les épreuves, c'est-à-dire après avoir relu son propre livre. C'est à ce moment-là que l'auteur se rend compte où ses interrogations l'ont mené, et pire encore, à son insu. Il fait alors aveu, presque un *mea culpa* d'avoir agi tout au long du livre comme quelqu'un qui voulait *exposer* les vues de Wittgenstein sur le « *private language* » quand, en effet, il aurait dû jouer le rôle d'un critique; mais il était trop tard pour faire volte-face:

> I feel some uneasiness may remain regarding these questions. Considerations of time and space, as well as the fact that *I might have to abandon the role of advocacy and expositor in favor of that of critic*, have led me not to carry out a more extensive discussion. (C'est nous qui soulignons. p. 146, n. 87.)

Bien qu'un tel aveu mette en cause toute l'entreprise, nous savons gré à l'auteur de son honnêteté intellectuelle. Or, nous avons relu son livre d'après cette indication et, dans ce compte rendu, nous mettrons l'accent sur le rôle du critique que Kripke joue tout de même à son insu. Cette critique a son origine dans l'interrogation que nous appelons *métaphysique*, car Kripke, fidèle à son sous-titre — *An Elementary Exposition*, se lance dans une entreprise qui est essentiellement métaphysique. En effet, exposer les éléments d'une philosophie et chercher ses présupposés c'est faire de la métaphysique. Cette démarche est d'autant plus surprenante que Kripke l'utilise pour tirer au clair un problème dans une philosophie qui est hostile à la métaphysique.

Kripke affirme que la réponse au problème du « private language » ne se trouve pas dans les passages devenus célèbres des *Investigations* comme les § 258 et § 265 (p. 3) mais dans les sections qui précèdent § 243 (p. 3). Qu'est-ce qu'on lit dans ces sections? Les vues de Wittgenstein sur les *règles*, c'est-à-dire le présupposé de l'argument du langage privé. Et Kripke ajoute:

> Indeed, in § 202 *the conclusion is already stated explicitly*: « Hence it is not possible to obey a rule "privately": otherwise thinking one was obeying a rule would be the same thing as obeying it. » Indeed, the crucial considerations are all contained in the discussion leading up to the conclusion stated in § 202. The sections following § 243 are meant to be

> read in the light of the preceding discussion; difficult as they are in any case, they are much less likely to be understood if they are read in isolation, (p. 3).

Cela se lit comme la profession de foi de Kripke: pour comprendre l'argument du « private language » il faut d'abord comprendre l'argument concernant les *règles* (*rules*), c'est-à-dire qu'il faut trouver le *présupposé* sur lequel il repose. Cela veut dire que l'argument du « private language » fait du sens seulement si l'argument concernant les règles fait du sens. Kripke est conscient de ce fait et il consacre la plus grande partie de son livre à la discussion des règles négligeant bien d'autres aspects de la philosophie de Wittgenstein qui auraient mérité son attention. Mais Kripke est pris au jeu; le jeu métaphysique est fascinant, car il nous entraîne toujours plus loin, plus en avant, vers les fondements; une fois que la première question est posée, il n'y a plus de retour — Kripke s'en est rendu compte. Si le fondement du langage privé est dans les règles, où faudrait-il chercher le fondement des règles? C'est là que Kripke rencontre la première pierre d'achoppement, car il semble que les règles soient basées sur un paradoxe:

> In § 201 Wittgenstein says, « this was our paradox: no course of action could be determined by rules, because every course of action can be made to accord with a rule ». (p. 7)

La question se pose: jusqu'où peut-on pousser un argument si le présupposé est un paradoxe? Pour sortir d'une telle impasse Kripke devrait être autre chose qu'un logicien, il devrait se muer en magicien. En logique, le paradoxe n'a pas de *Aufhebung*, n'a pas de solution. Il mène nécessairement à deux solutions contradictoires comme l'antinomie. Kripke en est-il conscient? Toutefois, il est conscient de ce qui est en jeu: s'il n'arrivait pas à trouver une solution logiquement acceptable au problème du paradoxe qu'il considère « a new form of philosophical scepticism », il rendrait l'échec de Wittgenstein plus visible (p. 6).

Kripke fait de son mieux, mais finalement l'inconsistance de l'argument de Wittgenstein éclate au grand jour; le mérite de Kripke est de ne pas essayer de la camoufler. Or, Kripke écrit:

> The sceptical conclusion about rules, and the attendent rejection of private rules, is hard enough to swallow in general, but it seems especially unnatural in two areas. The first is mathematics... Do I not, in elementary mathematics, grasp rules such as for addition, which determine all future applications?... And is not the grasping of a mathematical rule the solitary achievement of each mathematician independent of any interaction with a wider community? (p. 79)

En effet, faut-il produire un argument plus convaincant que l'addition pour prouver qu'en public ou en privé quand j'additionne, je dois arriver au même résultat.

À ce premier exemple, l'exemple mathématique de l'addition, Kripke en ajoute un autre, mais qui est de nature différente, l'exemple de la sensation:

> Surely I can identify these (sensation and mental image) after I felt them, and any participation in community is irrelevent. (p. 80)

Les deux exemples ne sont pas de même nature: la fonction du terme « plus » est tout à fait précise, tandis qu'on ne pourrait en dire autant des termes exprimant une sensation (p. 82).

Il devient de plus en plus clair pour Kripke que l'argument du sceptique est insoutenable et pour deux raisons. Premièrement, parce qu'il n'est pas original:

> The paradox can be resolved only by a « sceptical solution of these doubts », in Hume's classical sense. (p. 108).

Deuxièmement, parce que c'est une *platitude* de dire que si tout le monde s'entend sur une réponse, personne n'aura le droit de qualifier cette réponse de fausse. (p. 112)

Pour adoucir sa critique Kripke avoue que la philosophie de Wittgenstein a bien des aspects qui lui échappent, mais cette confession de sa modestie ne sauve pas l'argument en question. Il aurait été souhaitable que Kripke se rende compte plus tôt des sophismes de Wittgenstein. Sa présentation aurait beaucoup gagné en clarté s'il avait adopté, dès le début, le rôle du critique. Il est certain que les disciples fidèles de Wittgenstein pardonneront difficilement à Kripke ce sacrilège. C'est à leur tour de prouver que Kripke a tort ; mais ils n'auront pas une tâche facile.

Ernest JOÓS
Université Concordia
Montréal

Alain JURANVILLE, **Lacan et la philosophie.** Coll. « Philosophie d'aujourd'hui », Paris, Presses universitaires de France, 1984 (13.5 × 21 cm), 495 p.

« *Penser, c'est renoncer au savoir* » (SCHELLING)

Peut-on élaborer un discours philosophique sur l'inconscient quand le discours analytique interprété par Lacan situe l'être dans le parlêtre, dans la signifiance pure, articulée en chaînes dans de purs rapports différentiels et où le sujet apparaît comme le déchet, objet en exclusion interne à l'ordre symbolique des écarts, et où le « monde » lieu logique d'ordonnance des étants se révèle être un rêve de consistance masquant la défaillance de la vérité ? Un discours spéculatif de l'inconscient, un discours d'un savoir qui se sait, d'un savoir absolu, est-il conciliable avec la thèse d'un signifiant pur marquant l'impuissance de l'énoncé à épuiser l'acte subjectif de l'énonciation ? Si ce qui est signifiant pour celui qui tient le discours n'est pas ce qui est posé comme signifiant, soit l'effet produit en l'autre, le discours spéculatif échouera à énoncer l'être dans sa vérité car dire le dire sans effacer son dire est le leurre que la mise en acte de l'inconscient vient toujours démentir.

C'est à cette aporie qui avait déjà été soulevée par Vincent Descombes (*L'inconscient malgré lui*, Les Éditions de minuit, 1977) que s'attache Alain Juranville dans ces quelque cinq cents pages très serrées. Articulée à une analytique du discours lacanien, non seulement celui du premier Lacan mais du Lacan des nœuds borroméens et des mathèmes, la lecture dialectique de l'auteur constitue une reprise de la théorie lacanienne dans une pensée philosophique où les figures d'Aristote, de Descartes et de Kant sont convoquées mais où l'horizon heideggerien demeure, avec celui de Lévinas, le plus présent. Mouvement philosophique au terme duquel l'aporie centrale devra être relativisée pour laisser voir le nécessaire entrelacs de la philosophie et de la psychanalyse, où la première sans son symptôme, resterait discours illusoire, discours sans « problème », où « la psychanalyse sans la philosophie, verserait à l'imposture de l'action (p. 8) ».

Une telle opération dialectique dont l'aboutissement espère établir que le discours philosophique peut et doit assumer l'idée de l'inconscient dans toute sa rigueur exige au préalable de préciser les termes du problème. L'auteur s'y attache dans la première partie de son ouvrage intitulée : « La théorie de l'inconscient et le discours philosophique ». Comme l'existence de Dieu, l'existence de l'inconscient fait problème. L'originalité de Lacan vis-à-vis de Freud, mais en s'appuyant sur lui, a été de chercher en s'aidant de la linguistique structurale à